

Le collège dans lequel je fus placé comptait une soixantaine d'internes, outre des externes assez nombreux.

C'était une excellente école ; il y régnait une discipline ferme et vigilante, mais éclairée et pleine de douceur. Les études étaient bonnes et fortes, les habitudes tranquilles, les mœurs pures : deux maîtres d'étude consciencieux autant qu'instruits aidaient le principal, homme d'un âge déjà avancé, dans l'éducation des élèves internes. Tous ces jeunes gens paraissaient dociles, studieux, contents de leur sort.

Tel n'était pas le nouveau camarade qu'on venait d'amener, ou plutôt de traîner parmi eux. Accoutumé à une complète indépendance, à une licence sans bornes, je déclarai, au moment même de mon entrée au collège, que ce régime presque claustral ne me conviendrait pas. Quand mon tuteur, après m'avoir introduit, se retira, je m'attachai à ses habits pour le suivre ; mais il me repoussa rudement. J'essayai de sortir après lui, la porte était bien fermée : j'eus beau crier, pleurer, tempêter, on se garda bien de me l'ouvrir.

Me voilà donc renfermé. J'errais comme un insensé dans la cour, où je me trouvais seul. Il ne me semblait pas que je fusse dans un collège, dans un asile de travail et d'étude, mais dans une prison. Une colère insensée s'empara de moi et devint une sorte de rage, « J'étouffe ! m'écriai-je en fureur, j'étouffe ! Ne briserai-je pas ces barrières maudites ! n'escaladerai-je pas ces murs odieux ! » Et je tournais tout autour de la cour, comme le lion dans sa cage ; ensuite, épuisé par mes efforts, je m'étendais sur le pavé, contre lequel je collais mes lèvres brûlantes, en proférant des sanglots inarticulés. Je m'écriais : « Tyrannie ! tyrannie ! » O ma mère ! ne viendras-tu pas me délivrer de ce cachot ?

Dans le moment où je me roulais ainsi avec fureur sur les pavés, la cour était déserte. J'entendis la cloche sonner et les élèves venir en récréation, je me relevai promptement, de peur d'être pour eux un objet de risée, et dès ce moment ma détermination fut prise.

« Je forcerai bien les geôliers de m'ouvrir la porte ; je

serai si méchant, si constamment rebelle, qu'ils refuseront de me garder. J'aurai bien de la peine, sans doute ; mais que peuvent-ils me faire ? Me battre ? plaise à Dieu qu'ils le fassent ! leur brutalité me justifiera. Me renfermer ? mais il n'y a pas de cachot pire pour moi que leurs classes et leurs salles d'études. Me faire souffrir ? toute souffrance me paraîtra douce en comparaison du travail auquel on veut m'astreindre. Me priver de récréations, de nourriture, d'amusement ? c'est une peine qu'ils n'auront pas : je saurai bien m'en priver moi-même. Allons, et soyons ferme. »

Pendant que je prenais ces résolutions diaboliques, les élèves arrivaient dans la cour et la récréation commençait : récréation joyeuse, animée, telle que pouvaient la prendre des enfants dont la conscience était satisfaite et le cœur tranquille.

Moi, je restai obstinément dans un coin, tournant le dos aux élèves.

Le maître d'étude s'approcha de moi : il était jeune, et avait l'air d'être plutôt le frère aîné et le bon camarade de ces enfants que leur maître. Tous paraissaient l'aimer et lui obéir avec autant de plaisir que de promptitude. Il aimait leurs jeux et y prenait part. Naturellement sa sollicitude s'éveilla en faveur du pauvre délaissé, dont il ne soupçonnait pas la malice. Il vint donc près de moi, m'adressa quelques paroles d'encouragement, et m'engagea à venir jouer avec mes nouveaux camarades. Je restai collé contre le mur, baissant obstinément les yeux. Enfin, fatigué de ses instances, que je considérais comme une obsession, je le regardai d'un air farouche, en lui disant d'une voix méchante : « Laissez-moi tranquille. »

A cette belle réponse, le jeune maître ne sut s'il devait éclater de rire ou se fâcher. Il ne fit ni l'un ni l'autre : il eut compassion de moi. Retournant vers les élèves, qui avaient suspendu leurs jeux, dans l'attente du nouveau camarade qu'on allait leur présenter, il leur dit tout naturellement : « Il est triste, il n'avait jamais quitté sa mère ; ne le troublons pas. »

La bonté de ce jeune homme, qui non-seulement me

pardonnait ce langage brutal, mais encore cherchait à l'excuser devant mes camarades, aurait dû m'adoucir; elle m'aigrit, au contraire. J'avais espéré qu'il me parlerait sévèrement, je me proposais de lui répondre avec insolence. Sa douceur me privait de cette satisfaction : j'en étais furieux, mais je comptais bien prendre ma revanche à l'étude.

Les jeux avaient continué : ils étaient animés, bruyants. Tout à coup la cloche sonne, et instantanément, sans transition, régna un si profond silence, que je ne pus me défendre d'un mouvement d'admiration. Subjugué moi-même par l'empire de la discipline, je n'osai refuser de prendre place dans les rangs des élèves, et j'arrivai avec eux dans la salle d'étude. Chacun se mit à sa place, ouvrit doucement son bureau, prit ses livres et ses cahiers; toute cette jeunesse, naguère si animée, était profondément calme : on n'entendait, dans le silence universel, que le bruit des plumes courant sur le papier. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de ravissant. Je ne pus me défendre d'une certaine émotion; j'entendis une voix qui me disait au fond du cœur : « Fais comme eux, sois raisonnable. » Je me hâtai, dans mon détestable orgueil, d'étouffer cette voix divine. Le maître (c'était le même jeune homme qui, dans la cour, s'était montré si indulgent envers moi) m'avait fait prendre place à un bureau où se trouvaient du papier, de l'encre et des plumes, et, quand il eut employé quelques moments à s'assurer que le bon ordre et le travail régnaient partout, il vint à moi. Il tenait à la main un livre, qu'il me présenta : « Vous devez, me dit-il, commencer à étudier les éléments de la langue latine; voici un rudiment, transcrivez plusieurs fois la première page, et apprenez-la par cœur. » Il me disait ces paroles avec beaucoup de douceur; mais il avait beau me présenter le livre, je n'avais pas la main pour le prendre : « Prenez donc, me dit-il en souriant; est-ce qu'une étude que vous n'avez pas encore essayée vous fait déjà peur? » Je voulais bien me montrer désobéissant et rebelle, mais je ne me souciais pas de passer pour un rustre : « Monsieur, lui dis-je, je reçois ce livre, puisque vous avez bien voulu vous donner la peine de me

l'apporter; mais c'est bien inutile, car je n'étudierai pas. » Je pris le livre, qui était ouvert à la première page, je le refermai, et, appuyant mes deux bras dessus, je cachai mon visage dans mes mains. Quelquefois je relevais la tête et je promenais mes regards sur tous les élèves, d'un air de défi, ou bien je regardais le maître à la dérobée, pour voir si ma conduite l'irritait; mais les élèves ne semblaient pas s'apercevoir que je fusse là; et quant au maître, il allait d'un élève à l'autre pour les aider dans leur travail : ses yeux n'exprimaient ni trouble, ni colère.

Le principal entra dans l'étude. Je crois que le maître, par un billet, l'avait averti de ma conduite. A sa vue, je sentis un léger frisson. Après avoir jeté un regard sur toute la salle, il s'avança vers moi et vint auprès de mon bureau. Je vis qu'il voulait me parler; je me levai avec respect et en baissant les yeux. « Il est donc vrai, Ernest, me dit-il, que vous ne voulez pas travailler? Songez-vous au chagrin que vous allez causer à votre mère? » Un bon mouvement me vint, je sentis que j'allais pleurer; mais je tins ferme, je m'endurcis, la larme qui allait couler s'arrêta au bord de ma paupière; un sanglot convulsif fut ma seule réponse. Le principal me regarda avec compassion et s'éloigna. Je me rassis avec une sorte de fureur, je remis ma tête entre mes mains.

Ainsi se passa tout le temps de l'étude. Au réfectoire, où nous nous rendîmes ensuite pour le dîner, je ne voulus toucher à rien.

Toute la journée je me conduisis ainsi, en pleine révolte contre la discipline, ne voulant ni écouter en classe, ni travailler à l'étude, ni jouer, ni manger.

Le principal, ce jour-là, vint bien souvent auprès de ses élèves. Je pense que c'était surtout à cause de moi. Sans aucun doute, son cœur souffrait de ma conduite. Je souffre aussi, et je frémis quand mon souvenir se reporte vers cette cruelle journée. Mon caractère était tellement exaspéré, ma raison tellement égarée, que, si l'on m'avait traité avec la rigueur que je méritais, je serais devenu un mauvais sujet dans toute l'étendue du terme. Mais mon excellent principal

(que sa mémoire soit à jamais bénie!) employa avec moi une autre méthode. Je voyais bien que je l'occupais beaucoup. Il avait deviné en moi, sous cet extérieur farouche, une sensibilité ardente et des inclinations qu'on pouvait rendre bonnes. Ses regards cherchaient souvent les miens; et j'y lisais tant de bonté et en même temps de si sévères reproches, que si je n'eusse été réellement en délire, je n'aurais pu y résister.

Enfin cette terrible journée eut un terme. Nous montâmes au dortoir. Je n'avais pas plus mangé au souper qu'au dîner; il est vrai que les friandises dont ma mère avait eu soin de me munir me permettaient cette bravade. Au reste, personne n'avait paru remarquer que je ne mangeais pas : cette apparente indifférence augmentait mon dépit. Je pris hardiment la résolution de ne pas me coucher, et je m'assis, sans me déshabiller, sur la chaise placée à côté de mon lit : on me laissa faire.

Ma nuit fut horrible : je sommeillais sur cette chaise, si l'on peut appeler sommeil l'état de torpeur et d'engourdissement dans lequel je tombais de temps en temps, et pendant lequel j'étais en proie à des rêves affreux. Souvent je me réveillais en sursaut : alors l'aspect de ce grand dortoir, faiblement éclairé par la lueur d'une lampe, me faisait peur. Je promenais des regards effrayés sur ces longues rangées de lits enveloppés de rideaux blancs; puis, en écoutant la respiration régulière et tranquille de tous ces jeunes gens endormis, je me rassurais : ce calme qui régnait tout autour de moi, et qui cependant était si loin de mon cœur, me faisait plaisir et envie. Je versais des larmes abondantes, et ces larmes n'étaient pas sans douceur. Il me venait de bonnes pensées. J'étais tenté de me déshabiller, de me coucher comme les autres, et de me lever le lendemain avec eux, élève soumis, docile, prêt à suivre les études et les exercices de la maison. C'est sans doute dans l'espoir que j'agissais ainsi, que mon excellent principal me laissait pendant toute cette nuit si libre et si tranquille, au lieu de m'enfermer, comme j'avais dû m'y attendre, dans une chambre de correction. Cet espoir fut déçu : mon exécration

orgueil étouffa toutes mes bonnes pensées; et, le lendemain matin, quand il fallut descendre avec les autres à la salle d'étude, j'étais brisé de fatigue et de souffrance, mais aussi méchamment entêté que la veille. Ce n'est pas qu'au fond de l'âme je ne sentisse que j'étais coupable : les réflexions de cette nuit douloureuse avaient porté leurs fruits. Mon âme, que les châtimens auraient aigri et jetée hors d'elle-même, avait pu se calmer, grâce à la tranquillité dont on m'avait laissé jouir. Je comprenais que j'avais besoin de m'instruire; je sentais que l'éducation m'était plus nécessaire encore que l'instruction, que je ferais le malheur de ma mère et le mien si je ne me corrigeais pas; mais j'avais commencé à jouer un rôle; je voulais le soutenir. J'étais donc aussi indocile que la veille, mais plus coupable, puisque la veille, égaré par une sorte de démence, je ne me doutais pas de mes torts, et que maintenant je les comprenais.

Tantôt je portais mes regards sur mes camarades avec un orgueil farouche, tantôt je les détournais d'eux avec un dédain affecté; tantôt je cherchais à surprendre dans leurs yeux une sorte d'admiration pour mon courage, ou une secrète sympathie pour ma révolte. Hélas! je n'y lisais que de l'indifférence, ou cette douce compassion que l'on témoigne à un malade. J'avais cru m'ériger en héros à leurs yeux : mon orgueil avait rêvé le rôle d'un martyr; je m'aperçus que je jouais celui d'un fou.

Je ne crois pas que l'on puisse souffrir plus que je ne souffris pendant cette cruelle matinée, je sentais autour de ma tête comme un bandeau de feu qui l'étreignait. Mon imagination roulait de rêve en rêve; mille tableaux se succédaient devant mes yeux; il me semblait que, chassé par le principal, je retournais chez ma mère; je voyais ma mère affligée, mon tuteur en courroux, la maison refusant de s'ouvrir, nos voisins et nos amis indignés contre moi, et déjà le domestique attelant le cheval à la voiture, pour me ramener au collège, couvert de honte, et m'obliger aux plus humiliantes excuses.

Ainsi, cette sorte de fièvre qui me dévorait était comme une crise qui devait amener ma guérison; et, ainsi que le

principal l'avait prévu, mes réflexions, favorisées par le calme profond qui régnait autour de moi et par les images d'ordre, de travail et de contentement que j'avais sous les yeux, m'étaient salutaires.

Déjà, quand nous nous rendîmes au réfectoire pour le dîner, ma fièvre d'orgueil était un peu calmée. Comme je n'avais voulu la veille toucher à rien, je ne trouvai à ma place que du pain et de l'eau. Rien n'était plus juste. Cependant je m'en irritai, et je dis d'une voix brusque au domestique : « Qu'on me serve comme les autres. » Le domestique parut ne m'avoir pas entendu, et passa outre.

Alors l'élève qui était assis à côté de moi me poussa doucement du coude, en me disant, de manière à n'être entendu que de moi : « Parle-lui poliment, c'est la règle; il te servira. »

A ces mots, je tressaillis : c'était la première fois que la voix d'un camarade frappait mon oreille; cette voix était pleine de douceur. Je levai les yeux sur lui : c'était un adolescent de mon âge; sa physionomie exprimait la vivacité, la gaieté, une fierté douce. Je ne lus dans ses yeux ni ironie, ni dédain, ni même cette compassion peu flatteuse que me témoignaient les autres; je n'y vis qu'une franche et loyale bienveillance. Ce noble enfant s'appelait Alphonse. Je sus dans la suite que le principal l'avait placé à côté de moi, en le chargeant de la sainte mission d'agir sur moi par la confiance et par l'amitié. Cette mission était celle d'un ange; et, en effet, Alphonse était un ange par le charme du caractère et par la pureté du cœur.

Dès cet instant, je sentis que j'allais l'aimer. Mon orgueil se refusait d'abord à suivre le conseil qu'il m'avait donné; mais je craignis de passer à ses yeux pour un enfant mal élevé; et, de peur de perdre son estime, je me fis violence. Quand le domestique repassa, je lui dis avec politesse : « Servez-moi comme les autres, je vous prie. — Très-volontiers, monsieur, » répondit-il. Je vis qu'Alphonse était content, et ce repas fut bien agréable pour moi. Ni les autres élèves ni le maître qui présidait au réfectoire, ne parurent avoir fait attention à ce qui s'était passé.

En sortant du réfectoire, les élèves se répandirent dans la cour et se livrèrent à toutes sortes de jeux. Alphonse se



Récréation d'élèves.

priva de ces amusements, que cependant il aimait avec toute l'ardeur de son âge. Il me prit amicalement sous le bras, et pendant toute la récréation il se promena avec moi à l'écart.

Que cette conversation me fut douce! quelle salutaire impression elle produisit sur moi! Nous ne causâmes point de ma conduite insensée; déjà j'en rougissais en secret, et mon nouvel ami épargnait à ma fierté ombrageuse des questions qui eussent ressemblé à des reproches. Nous parlâmes de notre pays, des plaisirs de notre enfance, de ma tendre mère, de moi, de lui, de ses parents. Oh! comme il les aimait! comme le désir de leur plaire l'excitait dans ses études! En l'écoutant je me sentais devenir meilleur, je m'animais du désir de l'imiter. Nous nous entretenîmes aussi du collège: il me parla du principal avec un respect pieux, des maîtres avec une tendre reconnaissance. La récréation finit; comme c'était un jeudi, elle avait duré deux heures: ces deux heures n'avaient duré pour moi qu'une minute.

Qu'il connaissait bien le cœur de la jeunesse, cet excellent maître qui, pour ramener au bien mon âme égarée, au lieu de m'infliger des châtimens, m'avait envoyé un ami!...

Tous les jeudis, après la récréation qui suit le dîner, le principal avait l'habitude d'adresser à ses élèves une instruction morale: il profitait de cette occasion pour distri-

buer à chacun d'eux les louanges ou le blâme qu'il avait mérités.

Cette circonstance, qui m'était connue, m'inspirait une frayeur à laquelle se mêlait un reste d'indocilité. Quand le principal entra dans la salle et monta dans la chaire pour nous adresser son instruction, son air était calme, mais sévère : il me sembla que j'étais exclusivement l'objet de son attention. Je m'attendais à de terribles reproches, à une humiliation publique, contre laquelle ma fierté se révoltait d'avance. Aussi, dès qu'il prit la parole, je frissonnai : mon cœur battait avec force. Alphonse, qu'on avait placé à côté de moi, s'aperçut de mon trouble, et me serra doucement la main. Je repris un peu de courage : néanmoins, le silence profond et solennel qui régnait parmi cette jeunesse respectueusement attentive m'effrayait : il me semblait que toutes les voix, s'unissant à celle de notre chef, allaient faire retentir à mon oreille ces mots terribles : « Ingrat ! désobéissant ! rebelle ! » Mais je me raidissais d'avance contre l'anathème ; et, au milieu des bonnes pensées que Dieu m'envoyait, j'entendais encore gronder au dedans de moi-même les sourds murmures de l'orgueil.

Mes craintes ne se réalisèrent pas : le principal ne s'adressa pas directement à moi ; il ne s'exprima qu'en termes généraux. Mais toute son allocution, inspirée par la compassion la plus tendre, allait à l'adresse du jeune insensé à qui elle était si nécessaire. Il avait pris pour texte ces mots de l'Évangile : *Nolite obdurare corda vestra*¹. Il nous entretenait avec une éloquence touchante et passionnée de l'endurcissement et du repentir : il nous peignit l'irréparable malheur du jeune homme qui s'obstine dans le mal et qui ferme l'oreille à la voix divine ; il nous dit quelle est la douceur des larmes que le repentir fait couler, et quel bonheur éprouvent en retournant à la vertu ceux qui l'avaient quittée. Ses paroles arrivaient à mon cœur comme des flèches de feu ; indocilité, opiniâtreté, orgueil, tout fut comme réduit en poudre. Toutes les pensées généreuses et

1. Ces paroles latines signifient : « N'endurcissez point vos cœurs. »

saintes s'emparaient de moi avec une force incroyable. Je brûlais de montrer à un tel maître que j'étais digne de ses leçons.

Il avait cessé de parler, j'écoutais encore. Alphonse m'a dit ensuite qu'en cet instant j'étais comme transfiguré, et que dans mes traits, qui naguère conservaient l'empreinte des mauvaises passions, mes camarades avaient admiré comme un reflet d'une lumière céleste.

A peine notre principal nous avait-il quittés, nous laissant sous l'influence de sa noble et touchante parole, qu'empressé de réparer le détestable exemple que j'avais donné, contenant les sanglots qui me suffoquaient, j'avais saisi mes livres d'étude. En cet instant on m'appelle de la part du principal. On me conduit dans son cabinet. Comment ai-je fait ce trajet ? Je l'ignore : un nuage était devant mes yeux. Dès que je fus en sa présence, je m'élançai vers lui en sanglotant, en fondant en larmes : « Oh ! que j'ai été méchant ! m'écriai-je, et que je suis coupable ! » Il m'accueillit dans ses bras ; il me serra contre son sein, et une larme, oui, j'en suis sûr, une larme, tombant de ses yeux vénérables, se mêla aux miennes.

Je sollicitai des châtimens. Il les crut inutiles, et m'en dispensa. Il me parla de Dieu, il me parla de ma mère, et me renvoya de son cabinet plein de consolation, de bonnes résolutions et d'espoir.

Ainsi, en me livrant d'abord à mes réflexions, en me confiant ensuite aux tendres soins de l'amitié, enfin en m'adressant le langage du sentiment et de la raison, mon maître triompha d'un orgueil rebelle contre lequel toutes les autres armes auraient été impuissantes.

Dès ce jour, le collège n'eut pas d'élève plus docile que moi. Je fis rapidement d'excellentes études : car je n'avais plus qu'une pensée, celle de donner de la satisfaction à ma mère par l'accomplissement de tous mes devoirs et de me montrer par là digne d'avoir un tel homme pour maître, et Alphonse pour ami.